

Objet d'étude : La question de l'Homme dans les genres de l'argumentation, du XVI^e siècle à nos jours**Question (4 points)****Quel regard les auteurs de ces textes portent-ils sur l'autre et sur eux-mêmes ?**

Les trois textes du corpus ont, malgré leurs différences, des points communs. Il s'agit d'un extrait du *Supplément au voyage de Bougainville* de Denis Diderot, paru en 1796 et de deux extraits d'essais du XX^e siècle : *L'Été grec* de Jacques Lacarrière et *L'Essai sur l'exotisme* de Victor Segalen. Ces trois auteurs proposent une analyse du regard que l'on porte sur l'autre (et plus particulièrement sur l'étranger lorsque l'on voyage) et sur soi-même.

Pour commencer, notons que le mot « regard » **est polysémique** et qu'il faut donc l'envisager dans ses différents sens : le regard que nos yeux portent sur ce qui nous entoure, mais aussi notre perception, le point de vue que nous choisissons et le jugement que nous adoptons.

Dans les trois textes, il s'agit de **s'ouvrir à autrui et de changer son regard sur lui** : Diderot, en donnant la parole à un Tahitien, désire que ses contemporains changent de regard sur ceux qu'ils considèrent comme des « sauvages », Victor Segalen veut faire réfléchir le lecteur sur la notion d'exotisme, Jacques Lacarrière sur les Crétois. **Diderot, invite à un double regard** : le chef tahitien, de façon indirecte, reproche aux Occidentaux leur attitude à l'égard de son peuple. Diderot, par l'intermédiaire du regard des étrangers sur les Occidentaux, propose implicitement à ces derniers de changer à la fois leur regard sur les étrangers et sur eux-mêmes. Le vieil homme pose une série de questions rhétoriques : « Tu es venu ; nous sommes-nous jetés sur ta personne ? Avons-nous pillé ton vaisseau ?.. ». Ces questions renvoient à des attitudes que les Français ont adoptées et que les Tahitiens refusent. Sa première réponse est fondée sur la notion d'image et donc de regard : « nous avons respecté notre image en toi ». Par un effet de miroir, chacun doit se voir en l'autre. Le Tahitien insiste sur le respect mutuel qu'exige leur humanité commune. Il emploie les verbes « regarder » et « voir » à l'impératif et en anaphore : « Regarde ces hommes, vois comme ils sont droits (...) Regarde ces femmes, vois comme elles sont droites... ». Le verbe « voir » à l'impératif invite ici le voyageur à poser un regard attentif et bienveillant sur les autochtones sans chercher à se les approprier. Le Tahitien cherche à persuader son interlocuteur (et, par là, le lecteur) par cette envolée lyrique. Lacarrière, quant à lui, réfléchit sur sa relation avec les Crétois et notamment leur hospitalité. Il va plus loin que le philosophe des lumières **en dévoilant un triple regard** : celui que les Crétois posent sur lui et inversement celui qu'il pose sur eux. Un tel échange modifie son propre regard sur lui-même. En effet, Jacques Lacarrière étudie le regard du peuple crétois sur tout étranger et différencie deux hospitalités, celle qui fera de l'étranger un simple hôte ou celle qui en fera un hôte choisi. Or, cette dernière élection dépend de l'attitude de l'hôte, que le Crétois évalue à son regard : « l'impression immédiate que vous donnez avec votre regard ». Il s'agit bien ici de la rencontre entre deux regards, l'un qui observe, l'autre qui se révèle. Le Crétois attend de cet hôte une double attitude : il faut qu'il s'ouvre à une nouvelle façon de vivre tout en étant capable d'apporter, par sa différence, de nouvelles richesses, en restant lui-même. **Il s'agit donc de changer son regard tout en gardant son identité**. C'est par ce contact particulier avec les Crétois que l'auteur s'est métamorphosé. Il a senti, progressivement, changer son regard sur le monde et l'existence : « les voyages n'ont pas seulement métamorphosé (...) ma façon d'être avec les autres. Ils ont créé en moi ce goût, ce besoin même de rencontres avec les inconnus, cette confiance immédiate à l'égard d'autrui... ». Victor Segalen évoque à son tour la richesse d'une telle ouverture à l'autre en revoyant et en redéfinissant la notion d'exotisme, c'est-à-dire le regard que les Occiden-

taux posent sur ce qui est différent d'eux : l'adjectif « exotique », en effet, (du grec « exoticos ») signifie d'abord « étranger » et « hors de l'Occident ». Segalen écrit que nous devons nous débarrasser des *a priori* que nous avons tous sur les pays que nous allons visiter, comme l'idée que nous allons trouver des « palmiers et des chameaux » dans les pays chauds. Certes, cela est vrai, mais d'après cet auteur, nous ne devons pas en rester là ; nous devons être dans l'émerveillement constant de trouver du « divers », parce que nous ne pourrions jamais nous l'approprier : « Ne nous flattons pas d'assimiler les mœurs, les races, les nations, les autres ; mais au contraire réjouissons-nous de ne le pouvoir jamais ». Le fait de savoir que notre regard envisagera toujours du « divers », est un enrichissement. Cela nous permet de découvrir de nouvelles sensations et de nouvelles connaissances : « s'emparer de toutes les richesses sensorielles et intelligibles qu'elle rencontrera ». Lacarrière dépasse la pensée de Segalen en pensant qu'une telle évolution aboutit à ce qu'il appelle **une nouvelle « naissance »**. Il a réussi à transformer son regard sur lui-même, acquérant une nouvelle liberté (« devenir autonome à l'égard de sa naissance et lié à tous les lieux, à tous les êtres qu'on rencontre »), prenant des distances avec ses origines, de façon à devenir en quelque sorte « citoyen du monde » : « Là, dans ces villages misérables, au milieu de ces familles si pauvres et si chaleureuses pourtant, j'ai pu enfin me délivrer du lieu de ma naissance (...) j'ai commencé mon apprentissage de véritable voyageur (...) Celui qui, en chaque pays parcouru, par la seule rencontre des autres et l'oubli nécessaire de lui-même, y *recommence sa naissance* ».

En conclusion, dans ces trois textes, le regard sur autrui évolue. Nous passons d'une invitation au simple respect des différences à une métamorphose de soi. Au contact de l'autre, le moi s'enrichit et va jusqu'à renaître.

Travail d'écriture (16 points)

1. Dissertation

Rappel du sujet

Lévi-Strauss écrit dans l'*incipit* de *Tristes Tropiques* : « Pour l'ethnologue, le voyage n'est pas un but : c'est un moyen, un moyen indispensable, et ce qui compte, ce n'est pas du tout le côté touristique mais ce que nous rapportons de connaissances et d'informations ».

Vous réfléchirez à cette déclaration de Lévi-Strauss en vous demandant quel éclairage sur le monde et sur soi-même apporte le voyage, qu'il soit vécu ou qu'on en lise le récit.

Analyse du sujet

Le voyage n'est pas vu par Lévi-Strauss comme un simple divertissement mais comme un moyen d'acquérir des connaissances. La deuxième partie du sujet précise de quelles connaissances : le voyage éclaire sur le monde et sur lui-même non seulement celui qui l'entreprend (« qu'il soit vécu ») mais encore celui qui lit un récit de voyage (« qu'on en lise le récit »). Le sujet propose donc aussi de réfléchir sur le fait de raconter un voyage, de passer par le récit ; l'écriture fait partie du sujet.

Proposition de plan

Introduction

Développement

I. Le voyage : simple divertissement et oubli de soi et des autres

1. Le voyage, simple divertissement
2. La recherche de l'exotisme
3. Une quête hédoniste

II. Le voyage : instrument de connaissance et d'ouverture à l'autre

1. Le voyage, élément indispensable de formation
2. Le voyage, source d'enrichissement
3. Voyage et découverte de soi

III. Pourquoi « écrire ou lire un récit de voyage ? »

1. Le livre témoignage
2. Le voyage par procuration
3. Le voyage œuvre d'art

Conclusion

Proposition de devoir rédigé

Introduction

Propos d'ordre général

Citation du sujet

Annonce de la problématique

Annonce du plan sous forme de questions

On peut considérer que le voyage est le propre de l'homme au même titre que la parole. Ses premiers efforts pour marcher sont, de façon évidente, liés à son désir de découvrir le monde qui l'entoure. Ainsi, le voyage occupe-t-il depuis toujours une place essentielle dans la vie des hommes, que ce soit un personnage mythique comme Ulysse ou les grands explorateurs réels du XVI^e siècle. C'est pourquoi, le célèbre ethnologue Lévi-Strauss écrit dans l'incipit de *Tristes Tropiques* : "Pour l'ethnologue, le voyage n'est pas un but : c'est un moyen, un moyen indispensable, et ce qui compte, ce n'est pas du tout le côté touristique mais ce que nous rapportons de connaissances et d'informations". À notre époque du tourisme de masse, nous pouvons nous interroger, en effet, sur le sens que prend le voyage pour la plupart de ceux qui l'entreprennent ou qui en lisent le récit. Nous nous demanderons s'il est seulement associé au plaisir divertissant de l'exotisme ou bien s'il change notre regard sur le monde et sur nous-mêmes. Nous nous interrogerons également sur les raisons qui poussent les écrivains à raconter leurs voyages.

Développement

I. Le voyage : simple divertissement et oubli de soi et des autres

1. Le voyage, simple divertissement

Beaucoup ne s'en cachent pas : le tourisme est pour eux un loisir, un moyen de se distraire, d'oublier ses soucis ainsi qu'un environnement vécu comme trop pesant.

En effet, nombre de nos contemporains effectuent des voyages dont ils réduisent la portée. La facilité actuelle de voyager galvaude le voyage, qui devient un loisir comme les autres. Il en perd donc une partie de sa saveur. De plus, pour la plupart des voyageurs d'aujourd'hui, ce n'est pas la découverte de l'autre qui les attire dans le voyage mais leur propre plaisir. Ils recherchent le moyen de se créer une parenthèse dans leur vie. Le voyage est un moment à part, lié aux vacances et attendu toute l'année. Il est la récompense d'une année souvent vécue douloureusement. Cette parenthèse leur permet d'échapper au quotidien, à l'ennui et à eux-mêmes. Le voyage est alors un divertissement au sens pascalien du terme, c'est-à-dire qu'il consiste à se détourner de soi, des questions essentielles et des inquiétudes qu'elles peuvent provoquer. Voyager semble être un excellent moyen de se fuir soi-même, même si, comme l'écrit Sénèque dans *Les lettres à Lucilius*, ceci reste illusoire : « pourquoi t'étonnes-tu que les voyages ne te servent à rien puisque tu t'empportes toi ».

[Transition]¹ C'est pourquoi, l'on constate que les destinations choisies sont de préférence des pays exotiques.

2. La recherche de l'exotisme

Rappelons que l'adjectif « exotique » signifie d'abord « étranger » et « hors de l'Occident ». Les pays exotiques présentent plusieurs avantages : ils offrent l'occasion de jouir de climats agréables et chauds et de se sentir dépaysés ; mais ils offrent également, pour les touristes choisissant la solution du voyage en club, des plaisirs programmés tous les jours. Ces voyageurs cherchent donc un court moment, où ils échappent à toute prise de responsabilité, où ils redeviennent des adolescents insouciantes. Ils réduisent l'exotisme à des sensations agréables, oubliant les dimensions humaines de la découverte de l'autre et de son mode de vie. Tout en étant dans un pays lointain, ils ne rencontrent pas les autochtones et ne voient pas d'autres paysages que ceux du club ou ceux aperçus lors de quelques excursions. Le vieillard de Diderot reproche déjà, au XVIII^e siècle, à Bougainville de ne pas voir les Tahitiens et de ne pas savoir regarder leurs qualités : « Regarde ces hommes ; vois comme ils sont droits, sains et robustes. Regarde ces femmes ; vois comme elles sont droites, saines, fraîches et belles ». De la même façon, Victor Segalen conseille de ne pas réduire l'exotisme à ce que nous venons d'évoquer : il ordonne de « jeter par-dessus bord tout ce que contient de mesuré et de rance ce mot d'exotisme. (Il faut) le dépouiller de tous ses oripeaux : le palmier et le chameau (...) peaux noires et soleil jaune ; et du même coup se débarrasser de tous ceux qui les employèrent avec une faconde niaise ».

[Transition] C'est pourquoi, le dépaysement et les plaisirs recherchés restent superficiels.

1. Les termes et expressions en gras et entre crochets vous aident à comprendre la structure de la dissertation, mais vous ne devez pas les faire apparaître dans votre devoir.

3. Une quête hédoniste

Il s'agit seulement, conformément à l'étymologie de ce mot, de « sortir de son propre pays » et de se créer une sorte de catalogue exotique, permettant à chacun de se glorifier d'avoir « fait la Grèce, la Tunisie, le Sénégal ou autres destinations... ». Cet emploi réducteur du verbe « faire » témoigne d'une conception consummatrice et utilitariste du voyage. Cette façon de voyager est une sorte de « voyage-spectacle » et de « voyage-jouissance » où le touriste se contente des apparences et reste égocentré. Il s'agit donc d'une quête hédoniste et aveugle, qui n'est pas sans rappeler le fameux passage des *Lettres persanes* de Montesquieu² où le persan Rica raconte à un autre ami persan la façon dont les Parisiens l'ont accueilli. Ce texte propose un portrait humoristique et satirique des Parisiens, qui s'étonnent de l'habit du Persan sans jamais lui poser de questions sur son pays d'origine ou sur lui-même.

[Bilan et transition vers la seconde partie] Cette satire de Montesquieu renvoie à nos propos. Une telle incapacité à aller au-delà des apparences condamne l'étranger et le voyageur à rester tous deux définitivement étrangers l'un à l'autre. C'est ce que Lévi-Strauss condamne lorsqu'il évoque le voyage qui n'a pas d'autre but que lui-même et qui n'est que « touristique » dans le mauvais sens du terme.

II. Le voyage : instrument de connaissance et d'ouverture à l'autre

1. Le voyage, élément indispensable de formation

Le voyage doit au contraire offrir la possibilité de rencontrer et de découvrir des êtres différents de nous.

[Référence au sujet] Pour Lévi-Strauss, en effet, sans le voyage, il est quasiment impossible d'acquérir « des connaissances et des informations » sur le monde qui nous entoure. Nous avons évoqué dans l'introduction les efforts de l'enfant pour marcher. L'existence humaine ne s'enrichit qu'au contact des autres et cette richesse est d'autant plus grande que l'ouverture à l'autre est élargie. La littérature occidentale, depuis ses débuts, témoigne de cette nécessité existentielle. Ulysse, le fameux héros épique de l'*Odyssee* d'Homère, est présenté comme un héros voyageur. Certes, il voyage malgré lui, mais il est certain que ses différents séjours dans des lieux lointains le transforment, au point que lorsqu'il rentre à Ithaque, il n'est plus le même qu'autrefois. Si Ulysse était un modèle pour les Grecs et reste encore aujourd'hui une référence mythique universelle, c'est en partie grâce à ses voyages, qui ont formé sa personnalité comme ils forment la personnalité de tous les voyageurs. Homère est, comme son héros, le modèle littéraire occidental. Toute notre littérature s'en inspire plus ou moins directement. L'apprentissage des héros des contes traditionnels passe par l'errance et le voyage. Voltaire, dans *Candide*, reprend le même schéma narratif : Candide découvre l'existence à travers de multiples péripéties et voyages.

[Transition] Nous allons voir pourquoi et comment le voyage permet une telle évolution.

2. Le voyage, source d'enrichissement

Le voyage est en effet l'un des meilleurs moyens que l'homme a trouvés pour rencontrer autrui, découvrir le monde et s'enrichir. Les différents personnages précédemment cités ont en commun de partir de chez eux dans leur jeunesse. Les héros des contes et des romans d'apprentissage sont naïfs et ignorants, parce que leurs références sont très étroites et bornées, au sens de « limitées ». Candide, par exemple, est persuadé que le château du baron de Thunder-ten-tronckh est le plus beau château de Westphalie dans « le meilleur des mondes possible ». Il constate en voyageant qu'il n'en est rien. En effet, comme tout voyageur, il découvre d'autres pays et d'autres coutumes ; ses références s'élargissent et ses points de comparaison sont de plus en plus nombreux. C'est ce que Victor Segalen appelle « notre faculté de percevoir le divers ». Au lieu de s'offusquer et de souligner la bizarrerie des comportements étrangers, le voyageur s'ouvre peu à peu à la différence et l'accepte. Il essaie de comprendre à la fois ce qui le sépare et ce qui le rapproche de celui qu'il considèrerait auparavant comme un étranger. C'est ce type d'attitude que le Tahitien conseille à Bougainville dans le texte de Diderot. Nous avons tous tendance à croire que notre façon de vivre et de penser est la seule véritable et la meilleure. La découverte d'autres mondes permet de remettre cette croyance en question. Ainsi, le Tahitien déclare : « Nous ne voulons point troquer ce que tu appelles notre ignorance contre tes inutiles lumières ».

2. Montesquieu, *Lettres persanes*, 1721, lettre XXX.

Montesquieu, dans *Les Lettres persanes* précédemment citées, veut faire réfléchir les Français sur leurs propres défauts en leur faisant lire la correspondance fictive de deux Persans. La Perse leur devient familière, tandis que leur propre pays devient source d'étonnement.

[Transition] Ce roman épistolaire, du même siècle que les œuvres de Voltaire et de Diderot, souligne à quel point la connaissance de pays étrangers éclaire à la fois sur les autres et sur soi.

3. Voyage et découverte de soi

Lorsque Lévi-Strauss définit le voyage comme un instrument de connaissance, il sous-entend que le voyage permet de mieux se connaître soi-même. Il est évident que réfléchir sur les coutumes et les modes de pensée d'autrui permet de réfléchir sur soi. En effet, nous avons enfin des moyens de comparaison autres que nous-mêmes : ce qui auparavant était notre seul point de repère ne l'est plus et s'est considérablement enrichi. Ce regard vers l'extérieur est nécessairement suivi d'un regard vers l'intérieur. Dans son analyse des *Lettres persanes* et notamment de la phrase de conclusion de la lettre 30 précédemment citée : « Comment peut-on être Persan ? », Paul Valéry traduit cette question par « comment peut-on être étranger et différent ? », puis par : « comment peut-on être soi-même ? ». Il y a bien un retour sur soi, conséquence de deux questions sur autrui. L'observation de l'étranger et de son propre comportement à son égard révèle le voyageur attentif à lui-même. Il comprend qu'il est en face de deux étrangers avec lesquels il se familiarise : l'autre et lui-même. Cette découverte de soi ne s'arrête pas là, elle est dynamique et induit, grâce à une acuité de plus en plus vive, une connaissance accrue de soi-même, parallèlement à la connaissance de l'autre. Jacques Lacarrière, en effet, insiste sur ce que ses séjours en Crète et l'hospitalité des Crétois lui ont apporté : « une métamorphose » de lui-même dans sa façon d'être et la découverte de la « confiance » dans les autres. Il se découvre plus libre qu'auparavant au point qu'il lui semble « renaître » : « Là, j'ai commencé mon apprentissage de véritable voyageur. Qu'est-ce, me direz-vous, qu'un véritable voyageur ? Celui qui, en chaque pays parcouru, par la seule rencontre des autres et l'oubli nécessaire de lui-même, y recommence sa naissance ».

[Bilan] Nous venons de mettre en valeur l'enseignement que tout voyageur averti retire de ses voyages. [Rappel du fil conducteur ou référence au sujet] Cet enseignement utile au voyageur lui-même, l'est d'autant plus qu'il est partagé, « qu'il soit vécu ou qu'on en lise le récit ».

III. Pourquoi « écrire ou lire un récit de voyage ? »

1. Le livre témoignage

En effet, il existe une autre façon de voyager et celle-ci ne nécessite aucun déplacement, car elle est livresque.

Cette richesse du voyage justifie l'abondance d'œuvres littéraires à son sujet, qu'elles soient fictives ou réelles. Pour les écrivains, le voyage est manifestement le moyen de faire évoluer et éclairer des personnages et, à travers eux, les lecteurs. Ceci est frappant chez Homère comme chez Voltaire ou Montesquieu. Le lecteur voyage avec le personnage et partage ses expériences. Le voyage devient ainsi un topos du roman d'apprentissage. Rappelons ce paradoxe : Montesquieu n'est jamais allé en Perse et s'est lui-même servi de récits de voyages, témoignant ainsi de leur richesse. Le lecteur oublie ce détail biographique. Il lit avec avidité la correspondance des deux Persans, découvrant avec plaisir et inquiétude les intrigues du « roman de sérail » d'Usbek. Il s'agit donc là de fictions. À ceux-ci s'ajoutent des récits de voyages réels. Ainsi, les voyageurs-écrivains, Jacques Lacarrière et Victor Segalen, ont voulu transmettre leur expérience par écrit dans des œuvres à la fois narratives et didactiques. Ces auteurs permettent au lecteur de découvrir de nouvelles terres et de nouveaux peuples à travers leurs écrits, mais ils enseignent aussi au lecteur ce qu'est « un véritable voyageur ». Il peut ainsi à la fois imaginer et rêver d'après les récits et les descriptions, tout en réfléchissant grâce aux analyses proposées.

[Transition] Certes, comme l'écrit Lacarrière lui-même à propos de la différence entre un cours en faculté et un voyage réel, on s'enrichit davantage en voyageant par soi-même qu'à travers l'expérience d'autrui.

2. Le voyage par procuration

Cependant, une telle littérature permet au lecteur d'élargir sa vision du monde, qu'il voyage par lui-même ou non. S'il effectue le même voyage après sa lecture, il dispose d'un point de vue différent du sien. Il est ainsi amené à voir le pays qu'il va aborder avec les yeux et l'expérience d'un autre. Cet *a priori* a l'avantage de le préparer à ce qu'il va découvrir et d'avoir sur place un regard averti et réfléchi. Mais, au regard de l'autre va nécessairement s'ajouter le sien. La possibilité de comparer ces différents points de vue enrichit considérablement sa perception, donnant aux récits de voyage une place prépondérante dans l'initiation de tout voyageur. Cependant, s'il voyage par procuration, il a la possibilité de faire ce qu'aucun être humain ne peut faire : parcourir le monde entier, à des époques différentes, et par l'intermédiaire de multiples narrateurs. Il peut ainsi voyager dans différentes époques et différents espaces et ouvrir son esprit à des connaissances universelles, celles-ci lui permettant d'approfondir et d'amplifier sa réflexion. Le récit de voyage devient alors un élément essentiel dans la formation intellectuelle et humaine de la personne. Montaigne, dans ses *Essais*, évoque à quel point l'esprit reste étroit lorsqu'il manque de références étrangères : « Vérité en-deçà des Pyrénées, erreur au-delà ». Plus nous connaissons de coutumes et modes de pensée différents des nôtres, plus nous sommes tolérants et donc aptes à en accueillir d'autres. Celui qui n'est jamais sorti de chez lui peut ainsi parcourir le monde et s'ouvrir l'esprit grâce à l'expérience des autres. En effet, le lecteur découvre la beauté du monde et des différents peuples qui l'habitent. À la multiplicité du monde découvert dans les livres s'ajoute la multiplicité des points de vue. On ne peut donc occulter la richesse de l'expérience livresque du voyage.

[Transition] L'auteur de tels récits éprouve le besoin de narrer son expérience pour le lecteur mais aussi pour lui-même. Grâce à l'écrivain ou à l'artiste, qui prend la plume, le voyage devient objet d'art.

3. Le voyage œuvre d'art

Le passage par l'écriture et la composition du récit lui permet de fixer et de sublimer ses souvenirs, tout en approfondissant le sens de son expérience. La littérature du XIX^e siècle abonde en récits de voyages, voyager étant considéré comme le passage obligé de tout jeune homme cherchant à retrouver les sources de la civilisation occidentale et, par-là, à devenir une personne accomplie. Chateaubriand, Lamartine, Stendhal ou Nerval... pour n'en citer que quelques-uns, ont narré leurs voyages en Orient. À la même époque, des peintres orientalistes comme Delacroix, faisaient de même. Le récit de voyage reste dans le cadre du récit autobiographique, avec ce qui le caractérise, c'est-à-dire une part d'invention qui n'est pas toujours volontaire. Il faut tenir compte des défaillances de la mémoire, du tri effectué par celle-ci et par l'écrivain qui construit son ouvrage. De plus, la volonté d'embellir risque d'éloigner la narration de la vérité. Lorsque Marco Polo, un des premiers grands voyageurs, intitule la relation de ses dix-sept années en Orient, *Le livre des merveilles*, certes, le mot « merveilles » traduit son étonnement devant la beauté du monde, mais il signifie également les prodiges et phénomènes, dont il a été témoin ou dont il a entendu parler. Il évoque par exemple une île orientale, où les habitants ont une tête d'éléphant. Il ne l'a pas vue lui-même mais il est sûr de ce témoignage. L'exemple est ici hyperbolique, mais il montre bien que le récit de voyage passe à l'évidence par le prisme déformant du regard de celui qui écrit. La transposition écrite transforme nécessairement l'expérience vécue, elle le fait d'autant plus quand il s'agit d'une œuvre littéraire. Le travail de l'écriture et la recherche d'une stylistique particulière recréent le voyage, dont la relation devient œuvre d'art. Dans *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, la Jérusalem de Chateaubriand est certes reconnaissable, mais transfigurée par le talent poétique de l'écrivain romantique. De même, la vision de Venise s'enrichit de toutes les descriptions que les écrivains en ont donné : celle de Proust dans *La Recherche du temps perdu* est particulièrement remarquable, car à la réalité s'ajoute la vision sublimée et unique du grand écrivain, qui compare de façon très subtile la vile étrangère à celle, si familière, de son enfance, Combray : « Ma mère m'avait emmené passer quelques semaines à Venise et – comme il peut y avoir de la beauté aussi bien que dans les choses les plus humbles dans les plus précieuses – j'y goûtais des impressions analogues à celles que j'avais si souvent ressenties autrefois à Combray, mais transposées selon un mode entièrement différent et plus riche. Quand, à dix heures du matin, on venait ouvrir mes volets, je voyais

flamboyer, au lieu du marbre noir que devenaient en resplendissant les ardoises de Saint-Hilaire, l'Ange d'Or du campanile de Saint-Marc. Rutilant d'un soleil qui le rendait presque impossible à fixer, il me faisait avec ses bras grands ouverts, pour quand je serais, une demi-heure plus tard, sur la piazzetta, une promesse de joie plus certaine que celle qu'il put être jadis chargé d'annoncer aux hommes de bonne volonté ».

Conclusion

[Bilan et référence au sujet] Lévi-Strauss a passé la plus grande partie de sa vie à observer les peuples et leurs coutumes sous les tropiques et à relater par écrit son expérience. Il est connu dans le monde entier et ses œuvres sont devenues une référence universelle. Il contribue grandement par son œuvre à l'enrichissement des connaissances ethnologiques. [Bilan première partie] C'est pour cette raison qu'il a une vision particulière du voyage qui exclut à l'évidence les voyages hédonistes, proposés par certaines agences touristiques. [Bilan deuxième partie]. Il privilégie au contraire le voyage, qui permet d'approfondir la connaissance de l'autre et de soi-même. [Bilan troisième partie]. Cette expérience peut être réelle, mais elle peut aussi être enrichie par des lectures. Quelle qu'elle soit, elle est indispensable à la formation humaine et intellectuelle. [Ouverture]. Cependant, certains écrivains, déçus par l'imperfection du monde qui les entoure, qu'il soit proche ou lointain, vont jusqu'à raconter des voyages dans des pays imaginaires, paradisiaques et utopiques, ou au contraire, dystopiques. On peut se demander alors quels sentiments ils veulent éveiller chez le lecteur par de tels récits.

2. Écriture d'invention

Rappel du sujet : Imaginez que vous faites partie de l'équipage de Bougainville. Offensé par les propos excessifs du vieillard qui vous semblent injustifiés, vous répondez à ses accusations. Vous serez attentif à garder un langage soutenu et à ne pas faire d'anachronismes.

Lorsque le vieillard cessa de parler, un grand silence pesa sur l'assemblée. Il semblait que personne n'osât ni parler, ni bouger. Déjà le crépuscule obscurcissait tout autour de nous et nous avions du mal à distinguer les visages des Tahitiens et ceux des nôtres. Nous nous ressemblions davantage dans l'obscurité. Les ténèbres nous unissaient les uns aux autres, abolissant soudain nos différences. C'est peut-être cela qui me poussa à briser ce silence. Je m'adressai alors au vieil homme :

« Ozorou, mon ami, ce que tu viens de dire est une généralisation outrée. Certes, quelques-uns d'entre nous, je le sais, se sont mal conduits avec vous, mais n'oublie pas que nous ne sommes pas tous comme eux, n'oublie surtout pas ce que nous pouvons vous apporter. Je ne peux pas reprendre tout ce que tu as dit point par point, ce serait trop long, trop difficile et sans doute trop fastidieux. Mais il faut, avant de partir, que je t'explique qui nous sommes vraiment, afin que tu puisses imaginer comment nous vivons, nous qui venons de si loin. Mais comment te décrire notre mode de vie ? Par où commencer ? »

J'hésitais un instant, le silence régnait toujours. La nuit était tombée. Nos hôtes avaient allumé un feu qui brûlait au milieu de notre assemblée. Les flammes éclairaient désormais nos visages, leur donnant un aspect étrange et mystérieux.

« Tu parles de nos "inutiles lumières". Certes, nos connaissances sont différentes des vôtres et je ne veux en aucun cas prétendre qu'elles sont meilleures, mais tu as vu juste en parlant de lumières. Notre désir est d'éclairer le monde de différentes façons. Je ne me souviens plus si nous t'avons parlé de ce grand livre que nous appelons l'*Encyclopédie*. Représente-toi un très grand livre, auquel ont travaillé un grand nombre de sages de chez nous. On les appelle « les philosophes des lumières ». Représente-toi bien ce livre, où se trouvent toutes nos connaissances : tu l'ouvres à une page, et tu découvres tout ce que nous savons sur le corps humain, une autre page te dévoilera tous les outils les plus efficaces pour cultiver la terre. Si tu les avais, ces outils, tu peinerai moins, mon ami, et tes fils aussi. »

Je me tournai alors vers l'assemblée qui demeurait étonnamment silencieuse. Ce n'était pas le même silence qu'auparavant. Il n'était plus gêné, il était attentif. Mes compagnons opinaient de la tête. Les fils

d'Osurou me fixaient intensément. Mon truchement¹ traduisait mes paroles au fur et à mesure que je les prononçais.

Le fils aîné d'Osurou, Amorou, (ce nom en Tahitien signifie « celui qui sait apprendre ») qui, déjà, semblait aussi avisé que son père, se leva soudain. J'admirais une nouvelle fois son beau corps musclé, son visage serein, empreint d'une candeur que je ne voyais chez nous que chez de très jeunes enfants. Il se tourna vers moi et dit :

« Dis-moi, mon ami, promets-moi que demain, quand le globe rouge du soleil poindra à l'horizon, tu me montreras, sur le grand livre, les outils dont tu parles. Mon père avance en âge, il a déjà parcouru d'innombrables lunes et, quoiqu'il en dise, ses forces s'amenuisent à la tâche ».

Revigoré par de telles paroles, je repris mon discours :

« Je te montrerai tout cela, mon ami. Mais écoutez encore ce que j'ai à vous dire. La nuit est si douce en vos contrées qui ne connaissent ni le froid ni la neige. Je pourrais aussi vous parler de nos saisons, des couleurs qui changent, mais le temps presse... Je m'adresse à vous, femmes, dont j'admire la fraîcheur et la beauté. J'aimerais tant qu'elles ne se fanent pas trop vite. Déjà, rappelez-vous, nos hommes ont creusé un puits au milieu de votre village ; vous n'avez plus besoin de faire des kilomètres... non, je veux dire, de parcourir de longues distances dans la montagne pour aller chercher de l'eau. Voyez comme nous nous soucions de vous. Nous ne sommes pas ces ennemis cruels que tu décries, Osurou. Que faites-vous, vous, les hommes, pendant que vos femmes se fatiguent ? »

Je ne leur laissais pas le temps de répondre et continuai :

« Tu nous accuses, Osurou, de rechercher des biens « factices et superflus ». Ce sont tes mots, tu ne peux pas me contredire. Les femmes des chefs, chez nous, jouissent d'un confort plus grand. Elles disposent d'une liberté que d'autres peuples nous envient. Certaines même ont créé des salons littéraires. »

Mon truchement me fit un signe. Il ne pouvait traduire. Emporté par mon discours, j'oubliai. Je repris, cherchant, comme je l'avais fait pour décrire l'*Encyclopédie* à un peuple qui n'a jamais vu de livres, des mots plus simples, un discours plus imagé :

« Elles organisent des réunions savantes... »

Je m'interrompis un instant et repris :

« Des assemblées comme celles-ci, si vous voulez, mais à l'intérieur des maisons... »

Mes propres paroles firent naître un moi un sentiment soudain de nostalgie, en songeant à la beauté de nos demeures et des parures des femmes de chez nous...

« Là, nous pouvons discourir sur les autres peuples du monde et leurs façons de vivre depuis des temps très lointains. Vous aimeriez porter leurs vêtements, leurs bijoux, j'en suis certain, ils rehausseraient votre beauté. Ne pensez pas que cela soit si futile, nos artisans sont d'une telle habileté que d'autres pays d'Europe nous les réclament. Ils savent travailler les tissus, le bois et le marbre. Ils savent orner nos palais et nous cuisiner des mets délicieux, arrosés de vins rares... »

Les femmes me regardaient intensément, berçant avec douceur leurs enfants endormis.

« Vous êtes si belles. Les femmes de chez nous envieraient votre naturel mais vous envieriez à votre tour les tissus dont elles se drapent ».

J'entendis l'une d'entre elles chanter une berceuse. Cela me fit penser à la musique de chez nous, si différente... Je me tournais à nouveau vers Amorou, c'était désormais davantage à lui qu'à son père que s'adressait mon discours :

« Si je restais plus longtemps, tu pourrais, Amorou, m'initier à votre art de chanter et de danser. Je t'enseignerais en retour comment manier nos instruments à cordes, le luth et la viole, ou le clavecin. Nous avons trouvé un moyen de fixer pour toujours les mélodies de nos grands compositeurs. L'un d'entre eux s'appelle Couperin. Il est mort, mais nous jouons encore ses œuvres si délicates. Il n'est pas sûr que nos matelots le connaissent, mais sa musique est plus raffinée que leurs chants que tu as pu entendre ».

La berceuse s'était tue. J'observais tous ces visages éclairés par les flammes, ceux de mon équipage, ceux de nos hôtes, si différents et pourtant si proches. Que comprenaient-ils ? Comment se représen-

1. Le truchement est un interprète.

taient-ils ce que j'essayais de leur décrire ? Avais-je réussi à leur faire oublier les paroles accusatrices et diffamantes d'Osurou ?

« Vos chants sont très beaux. Nous avions autrefois des chants comme les vôtres, des poésies accompagnées d'un instrument et qui se transmettaient de poète en poète. Puis est venue l'écriture, elle existe depuis longtemps en nos contrées ; alors elles ont été fixées à jamais ».

De la musique, je passais aisément à la peinture. Je songeais à Watteau qui, pour moi, représentait si bien l'élégance de nos mœurs, leur raffinement.

« J'ai vu certains d'entre vous dessiner sur le sable et la pierre, utiliser des pigments dont les couleurs vives attirent aussitôt le regard. Nous aussi, nous avons nos peintres et nos dessins. À l'ombre de nos forêts, des personnages, élégamment costumés, dansent et festoient. Osurou, tu nous dis agités et tourmentés. Peut-être le sommes-nous davantage que vous ».

Et je pensais un instant au vacarme assourdissant des roues des carrosses roulant sur les pavés des rues parisiennes.

« Mais si tu pouvais contempler ces tableaux, tu comprendrais à quel point tes paroles sont exagérées. Il faut que nous apprenions à nous connaître et nous comprendre davantage les uns et les autres ».

Entraîné, grisé même par mes propres paroles, j'eus une sorte de vision, celle d'un avenir différent, plus paisible et plus tolérant, vis-à-vis de ces peuples que nos contemporains qualifiaient encore de « sauvages ». Dans un élan lyrique, je me levai, embrassai Osurou et dis :

« Nous reviendrons, nous serons sans armes et sans préjugés, nous viendrons jouir de votre douce hospitalité et de vos climats chauds. Nous écrirons sur vous, nous évoquerons votre manière de vivre. Il y aura, j'en suis sûr, plus tard, dans une centaine d'années, des poètes et des peintres qui voudront respirer vos parfums exotiques et contempler les beautés langoureuses de vos femmes à la peau moirée. Leurs poèmes et leurs tableaux chanteront les louanges de l'ardeur de vos climats. Vos contrées seront devenues l'image même d'un paradis perdu, rêvé, puis retrouvé ».